

ment plus concernée que lui par la démarche : la populaire Bissan (Areen Omari) et Loumir, dit "Lumière" (Youssef Baroud), le consciencieux et compétent jeune caméraman. Ancienne présentatrice du journal télévisé avant sa suspension pour cause de bombardement des studios, elle est la voix qui doit créer du lien avec les candidats en jouant de sa notoriété. Pour les mettre en confiance et tester la technique, elle répète devant micro et caméra des slogans restés rassurants, même s'ils sont devenus dérisoires ou vides de sens : "Le Président américain propose... les États-Unis se réjouissent... l'Union européenne a exprimé son espoir... le Premier ministre palestinien pense que...".

Lui représente la nouvelle génération. Il n'a jamais mis les pieds hors des territoires occupés. Ce premier voyage le passionne et le grise. Il le pousse à se poser quelques questions insolites et fondamentales. Pour un Palestinien, est-il légitime d'aimer, de rire, sans trahir une cause qui n'a fait jusque-là qu'imposer des contraintes et des sacrifices ?

On va donc assister au défilé des postulants, répétitif et pourtant jamais monotone, avec un certain nombre d'acteurs pathétiques, rivalisant de malice ou de sincérité, de tragédie collective ou intime, de comique élaboré ou involontaire... Devant l'impossibilité de la sélection, l'imprécision et l'absurdité de la commande, Ahmad, dépité, finit par proposer à ces infortunés comédiens de figurer... l'attente. Une thématique qui, malgré ses apparences beckettiennes, ne devrait pas les désarçonner, ni les éloigner de réactions épidermiques ou d'imbroglios familiaux. On suit les péripéties de ce recrutement comme à travers "un road

movie qui ne mène nulle part" car, bien sûr, le projet va capoter en cours de route. On apprend brutalement que les crédits alloués sont affectés à d'autres priorités (des ambulances, du ciment, de la nourriture, du matériel scolaire...). Les experts accordent rarement leur préférence aux symboles et aux illusions. Tout semble compromis et pourtant la métaphore continue, prolongée par le retentissement de ce film admirable.

Le réalisateur, lui-même né dans un camp de Cisjordanie (Shati), nous offre, après notamment *Haiifa* (1995) et *Couvre-feux* (1993), la poursuite de ses chroniques palestiniennes, ultrasensibles et nuancées. ◀

El lobo

Film espagnol de Miguel Courtois

► Ce thriller politique, un peu à la manière de Costa-Gavras et de quelques (trop rares) réalisations américaines, est basé sur une histoire vraie. Dans les années soixante-dix, alors que la lutte entre l'État et l'ETA (abréviation de Euskadi Ta Askatasuna – Patrie et Liberté) faisait rage, les aventures de José Maria Txena Laygori, dit "el lobo" (le loup), ont défrayé la presse.

Ce jeune homme (Eduardo Noriega) était au départ un petit entrepreneur du bâtiment dont les affaires périllicitaient. Sans véritables motivations politiques, même si son cœur bat pour la cause basque, il va presque involontairement mettre le doigt dans

un engrenage infernal et participer, de façon tout à fait imprévisible, à la lutte sans merci que se livrent les deux parties.

Contre l'avis de sa femme Bégonia (Silvia Abascal) et au risque de mettre en péril son couple et la sécurité de leur enfant, il accepte bien imprudemment d'héberger deux clandestins qui s'approprient à commettre un attentat. On est dans une période cruciale où, alors que Franco et son régime agonisent, la lutte armée redouble, menée par la branche militaire de l'ETA qui prend le pas sur la branche politique, déclenchant en retour une répression sans précédent de la part des forces armées et des services secrets.

Derechef, Txana commet une seconde imprudence qui prouve l'indécision de ses options mais va le faire sortir davantage d'une impossible neutralité. Il a découvert que les terroristes "porteurs de valises" qui ont passé la nuit chez lui s'apprentent à commettre un attentat homicide. Il est encore contre cette forme de violence, d'autant que la victime est un ami du quartier. Il tente de déjouer les plans et, ce faisant, se mouille des deux côtés. La police voit tout le profit qu'elle peut tirer d'un jeune homme qui n'a pas le physique des emplois : ni traître, ni militant boutefeufu. Toute la hiérarchie de la lutte antiterroriste, par l'intermédiaire de l'agent Ricardo (José Coronado), va lui mettre le marché en main : une infiltration jusqu'aux plus hautes sphères de l'ETA pour aider à les décapiter, avec beaucoup d'argent à la clé pour renflouer ses affaires ou se mettre à l'abri sous d'autres cieux. Il obtempère.

Les terroristes, en pleines querelles entre combattants et politiques, accueillent sans trop de méfiance ce fringant disciple. Il devient *el lobo*, spécialiste des coups fumants que l'opinion exalte ou redoute et dont les parties adverses croient tirer les ficelles. Suivez-vous toujours l'imbroglie ? Les histoires d'agents doubles sont parfois difficiles à démêler, pour les intervenants comme pour les spectateurs. D'autant que, pour l'inévitable repos des guerriers, va s'ajouter une idylle compétitive autour de la jolie Amaia (Mélanie Doutey), pasionaria capable de

pousser la chansonnette et d'enflammer les esprits (et le reste), même lors des assemblées les plus furieuses.

Au total, même s'il est conduit de façon assez conventionnelle et avec un certain manque d'imagination dans sa construction et ses itinérances (Madrid, Barcelone et des deux côtés de la frontière basque) et quelques facilités de téléfilm fauché, l'intérêt du film ne faiblit pas et son intrigue séduit. Il le doit sans doute beaucoup à son interprétation. En tout premier plan, Eduardo Noriega,

"el lobo", valeur sûre du cinéma espagnol depuis sa révélation dans *Histoire du Kronen* de Montxo Armendariz, en 1995. Il arrive ici à faire preuve d'humanité dans un rôle à transformation, moralement très indécis. Mais aussi d'autres comédiens chevronnés, qu'ils interviennent dans les rangs des séparatistes ou des forces de l'ordre : Santiago Ramos, Jorge Sanz, Manuel Zarzo, Juan Fernandez. Et enfin la présence bluffante de Patrick Bruel en révolutionnaire hirsute et buriné. Quelle bonne surprise ! ◀

Man push cart

Film irano-américain
de Ramin Bahrani

► Nuit noire sur Manhattan. La circulation est déjà intense quand Ahmad (Ahmad Razvi) s'exténue à pousser sa boutique ambulante pour regagner l'emplacement fixe qui lui est dévolu. Il faut rallumer le gaz, mettre les friandises à l'étalage, pour ne pas rater les quelques travailleurs de l'aube qui viennent consommer sur le pouce un beignet ou une boisson chaude et échanger quelques paroles avenantes qui réchauffent un peu ces matins transis. Car les temps sont durs en cette période d'après 11-Septembre où tout individu de type moyen-oriental et qui porte barbe est suspect.

Ahmad s'efforce malgré tout de faire surface. Il s'est lourdement endetté pour acquérir son petit fond de commerce car il nourrit l'ambition de retrouver des condi-

tions de vie décentes pour récupérer son fils que sa belle-famille lui dispute depuis la mort de sa femme. Lui qui a été dans son pays un chanteur réputé (le Bono de Lahore) est tombé dans l'anonymat et le dénuement depuis qu'il a émigré aux États-Unis. Ainsi, il ne rechigne devant aucune besogne et, outre son buffet mobile, il fait commerce de cassettes vaguement érotiques dont les membres de sa communauté sont friands ou effectue au noir des travaux de peinture ou de menuiserie pour des coreligionnaires plus chanceux.

Ce film économe mais jamais misérabiliste pose un drôle de regard nocturne sur le prétendu miracle américain. Il expose de manière implacable les conditions de vie de la dernière vague d'immigrés du Moyen-Orient dans le pseudo-